

Ivan Havel:

«Les scientifiques ont le dev

Docteur en informatique et directeur du «Center for Theoretical Study» affilié à l'Université Charles et à l'Académie des sciences de Prague, Ivan Havel est un scientifique reconnu. Mais le frère du président de la République tchèque est également homme de lettres, philosophe et militant politique. Engagé depuis l'époque du Printemps de Prague, il a activement participé à la Révolution de velours de 1989. Rencontre.

Ivan Havel : «L'accent qui a été mis sur le développement d'une économie de marché a été extrêmement négatif pour la science dans mon pays.»

«Campus : — Avec l'ouverture de l'ex-bloc communiste, les chercheurs ont-ils vu leurs conditions de travail se dégrader ?

Ivan Havel : — La révolution de 1989 a apporté des libertés essentielles au travail du chercheur : l'accès aux livres, la possibilité de voyager et de séjourner à l'étranger, l'opportunité de communiquer régulièrement avec des collègues du monde entier, etc. Cela nous permet de travailler avec des équipes étrangères et d'acquérir de nouvelles connaissances. Toutefois, l'accent qui a été mis depuis notre ouverture sur le développement d'une économie de marché a été extrêmement négatif pour la science dans mon pays. Spécifiquement pour la science fondamentale qui n'a pas d'applications directes. Comme les politiciens visent des résultats immédiats, ils ne placent plus la science et la culture dans leurs priorités. Une situation difficile pour les chercheurs qui, faute de soutien et de moyens, s'en vont à l'étranger, aux Etats-Unis en particulier. Depuis 1989, notre pays a perdu ses plus brillants éléments, notamment en mathématiques où nous étions à la pointe.

— Les scientifiques de l'ex-bloc communiste ont-ils plus de difficultés que leurs homologues occidentaux à publier dans des revues prestigieuses comme «Nature» et «Science» ?

— La difficulté réside dans le fait que les chercheurs ne se sentent pas toujours à l'aise en anglais. Dans plusieurs domaines, comme la philosophie par exemple, les langues traditionnelles de travail étaient l'allemand ou le français. C'est pourquoi ils ont de la peine à formuler leurs idées en se conformant aux contraintes de forme et de fond imposées par ces revues.

— Vous mentionnez la révolution de 1989 comme une ouverture sur le monde. Les frontières ne semblaient toutefois pas si hermétiques puisque vous avez étudié à Berkeley entre 1969 et 1971 ?

— La Tchécoslovaquie était verrouillée. Nous n'avions aucun contact avec l'extérieur. La seule ouverture que nous avons vécue s'est faite avec le Printemps de Prague. Une fenêtre sur le monde dont j'ai profité en allant étudier à l'Université de Californie. C'est un des seuls moments où j'ai pu nouer des contacts avec des chercheurs occidentaux. Puis, avec l'invasion des Russes, le pays s'est refermé sur nous. Plus rien ne filtrait ; nous étions isolés. Dès lors, j'ai vu tous mes liens avec l'extérieur disparaître et la police a commencé à

me tracasser. C'est à cette période que j'ai commencé à organiser chez moi des rencontres illégales d'intellectuels et que j'ai participé à l'édition de textes d'écrivains «non officiels».

— Estimez-vous que les scientifiques doivent s'engager dans le débat politique ?

— Il y a deux types de scientifiques. Ceux qui sont focalisés sur leur travail de recherche et qui ne prêtent que peu d'attention à ce qui les entoure. Et ceux qui sont des intellectuels au sens large : des hommes de culture et de science qui s'expriment avec aisance, oralement ou par écrit, et qui ont des choses à dire. Je me classe dans cette deuxième catégorie. Et quand la situation le demande, je pense que les scientifiques ont le devoir de prendre position : ils doivent s'impliquer et agir comme des leaders d'opinion.

— Comment analysez-vous l'évolution politique, économique et sociale de votre pays depuis la Révolution de velours ?

— Après 1989, nous avons vécu une période très intense, pleine d'espoirs et d'enthousiasme. Les intellectuels ont pris le pouvoir, de grands bouleversements se sont produits, le pays s'est ouvert, etc. Malheureusement, les réformes ont été plus vite que l'évolution des mentalités. Les gens ont eu de la peine à assumer la liberté qu'on leur offrait et à se prendre en charge, développant un sentiment d'insatisfaction. Petit à petit, le pouvoir a été pris d'assaut par des politiciens de carrière, éloignés du peuple. La libéralisation de l'économie a été une aubaine pour des gens malhonnêtes qui ont réussi à détourner beaucoup d'argent hors du pays. Bref, après l'espoir, nous avons vécu un choc culturel que nous devons encore digérer. Je suis toutefois très confiant dans l'avenir et dans la nouvelle génération politique.

— Dans le cadre de vos activités scientifiques, vous semblez accorder beaucoup d'importance à la transdisciplinarité. Pourquoi ?

— Avec l'évolution de la société actuelle, nous sommes obligés de travailler en réseau et de collaborer avec des collègues d'autres disciplines. Toutefois, la spécialisation par domaine est tellement considérable que nous ne nous comprenons plus. Il me semble donc important de rétablir cette communication par divers moyens. Mon but n'est pas d'unifier la science mais de créer des ponts entre spécialistes. J'ai donc pensé à des espaces de discussions et au rassemblement

«... de prendre position»



PHOTO: FRANÇOIS SCHÄFER

régulier de disciplines diverses. C'est pourquoi j'ai créé le «Center for Theoretical Study».

— Faut-il repenser l'organisation des universités qui sont structurées par facultés ?

— Non, je ne crois pas que l'organisation pose en soi un problème. En revanche, il est important que les étudiants, qui seront les chercheurs de demain, aient l'opportunité de suivre des cours dans différents domaines. Durant leur cursus, ils doivent rapidement se familiariser avec la multidisciplinarité et acquérir dès le début ce langage «commun».

— Pensez-vous que la science est en train de se globaliser au même titre que l'économie ?

— On observe effectivement une globalisation des sciences. Il me semble que c'est actuellement plus flagrant dans les sciences dures comme les mathématiques et la physique. En effet, ces disciplines dépendent peu d'un pays ou d'une culture et ont développé un langage spécifique partagé par les spécialistes quel que soit leur lieu de travail. Mais ce mouvement se propage également dans les sciences humaines et sociales. Les gens bougent, communiquent de plus en plus rapidement grâce à Internet et propagent des idées qui, à l'origine, avaient un ancrage géographique très fort.»

Propos recueillis par
SYLVIE DÉTRAZ ●

Qu'est-ce que le Center for Theoretical Study ?

«Ivan Havel : — Durant la période communiste, après le Printemps de Prague, j'ai pris l'habitude de rassembler chez moi des intellectuels pour discuter de différents sujets politiques, scientifiques ou philosophiques. C'était extrêmement intéressant et enrichissant malgré le danger que nous courions. Après les événements de 1989, j'ai souhaité préserver cette atmosphère dans un climat de paix et j'ai créé ce centre comme point de rencontre entre toutes les disciplines.

— Comment fonctionne-t-il ?

— Le centre accueille une dizaine de scientifiques de disciplines très différentes. Actuellement, nous travaillons par exemple avec des linguistes, des biologistes, des philosophes et des physiciens. Chaque semaine, nous nous retrouvons dans des séminaires et des ateliers de travail autour d'un sujet que nous traitons ensemble. Ce type de rencontres a pour but de créer des passerelles entre les différentes spécialités.

— Quels sont les sujets abordés ?

— Nous travaillons dans le domaine des sciences cognitives au sens large et l'éventail des sujets traités est vaste. Les séminaires traitent aussi bien de la question du langage que de la philosophie antique et des mathématiques modernes.»

S.D. ●